

# LE PIED À L'ÉTRIER



LAURE & GÉRARD DANGLADE

LE PIED  
À L'ÉTRIER

PHÉBUS

Colette Deltombe n'est pas un personnage imaginaire. Les propos qui lui sont attribués en début d'ouvrage sont en revanche une création de Laure et de Gérard Dangle.

© Libella, Paris, 2015

ISBN: 978-2-7529-1044-8

*À la mémoire de Mi-Fa.*



DE CINQ À SEPT





– Colette Deltombe, vous apparaissez dans une correspondance remontant à la fin des années 20. Vous veniez alors en visite au Mont-Alibet, où Griotte résidait avec sa tante. À ce moment-là, son frère Charles était en voyage, sa sœur Kitty déjà mariée à Vienne. Vous souvenez-vous de cette époque? Qui étaient ces gens?

– Vous évoquez là un temps associé à mes débuts de femme de lettres. Mon premier roman, *Les Jeux de l'imagination*, était sur le métier. Il ne serait édité qu'en 1933. Mais j'avais déjà publié quelques pages dans des revues à Paris. Kitty et Griotte étaient des amies proches, et de mes toutes premières lectrices. Nous nous connaissions depuis l'enfance. Je crois que nos plus lointaines rencontres datent de 1911 ou 12. Nous étions alors des fillettes qui jouaient à s'inviter chez elles ou chez mes grands-parents. Kitty était mon aînée de quatre ou cinq ans et j'en avais presque autant de plus que Griotte. Les leçons de danse ont bientôt remplacé les goûters. Si elles faisaient de nous des demoiselles, elles ont surtout scellé notre amitié pour longtemps.

– Dans la correspondance, il est question d'une gavotte qui vous aurait enthousiasmée...

– La gavotte, oui : une danse du dix-huitième siècle. Et qui requiert de la souplesse dans les chevilles, une élasticité dans les jambes que je n'ai plus ! Nous n'étions pas peu fières de maîtriser de si beaux pas. Il faut dire que nous avons un professeur de choix en la personne de Cléo de Mérode.

– Cléo de Mérode, la danseuse ? Je n'imaginai pas des jeunes filles bien sous tous rapports recourir aux leçons d'une cocotte à particule !

– Vous l'associez, je pense, aux Liane de Pougy et autre Émilienne d'Alençon, qui étaient des demi-mondaines en effet. Certes, elle avait en commun avec ces femmes une carrière à la scène ; et fut aimé d'un roi. Pour le reste, elle n'avait pas volé sa particule. Alors que, moi, j'ai dû me marier pour en décrocher une. Sa mère était une authentique baronne autrichienne. Pendant la guerre, il n'était plus question de la *prima ballerina* qui avait dansé devant le dernier tsar à Versailles et s'était produite sur les scènes d'Europe et d'Amérique. L'âge venait. La grosse Bertha l'avait chassée de Paris. Réfugiée à Biarritz puis à Pau, elle se partagea entre leçons particulières et galas de bienfaisance au profit des blessés, qui prolongèrent un temps sa carrière. Pour autant, elle restait célèbre, d'une manière qui vous étonnera peut-être : elle avait flairé l'importance de cet art nouveau, la photographie, avant qu'il ne se banalise. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle fut la première icône photographique. C'est elle, là. (*Colette Deltombe désigne un portrait dédié sur la cheminée. Un profil.*)

– Existe-t-il des photos des trois jeunes élèves avec leur professeur ?

– Pas que je sache. Personnellement, je n'en détiens pas. Je n'ai pas le souvenir non plus que nous ayons jamais posé.

Mais comme ces leçons étaient attendues, assurément ! Parce que je crois bien que là était la seule distraction de mes amies. Cela peut se situer vers 1916. Leur frère aîné avait été tué au début de la guerre ; à présent, c'était au tour du père. Orpheline de père moi-même, nous étions à égalité de sort. Nous pouvions nous comprendre.

– Vous parlez des filles, et pas encore de Charles. Il semble se tenir en dehors de votre trio. Malgré tout, dans la correspondance, on a le sentiment que Griotte et lui sont très complices.

– C'était déjà le cas. Le frère et ses sœurs formaient une petite bande. La bande des cadets. Encore enfants, spontanés, prompts à se déguiser, à se taquiner. Assez libres en somme. Charles jouait à l'invité au milieu de nous. Il y mettait déjà de la galanterie. Je le revois, garçonnet, nous arrivant dans sa culotte de cavalier, tout ébouriffé d'une course à travers champs. Pour peu que Kitty moque son débraillé, en un tour de main il s'arrangeait, et si bien qu'on en redressait le petit doigt.

– Laissons Charles encore un peu de côté et revenons aux filles. Dans la correspondance, c'est Griotte que vous venez voir.

– Elle s'appelait Ingrid et raffolait des cerises. À s'en rendre malade, tout en croyant que personne ne verrait rien de ce pillage d'étourneau. Or, un compotier bien entamé, quelques coliques de juin la dénonçaient fatalement : ainsi est-elle devenue leur Griotte. Jusque dans quelle mesure ce surnom n'a-t-il pas déterminé sa vocation jardinière ? Je brûle les étapes. Bien que, précisément, à l'époque que vous dites soit né ce hobby. Je venais la voir, oui. Deux ou trois jours à la campagne. J'arrivais avec les dernières histoires de Paris, un nouveau chapeau, des concerts à Pau, qui auraient

dû la distraire, qu'elle aurait pu envier. Eh bien ! elle n'avait que faire de mes promenades au Bois puisqu'elle se taillait justement une allée. Et si la musique venait à lui manquer, elle la jouait elle-même : elle s'installait au clavecin ou pinçait sa guitare. Et vous lâchait avec un sérieux de pythie : « Il faut tout tirer de soi ! » Pensez donc, à juste dix-sept ou dix-huit ans...

– Pourtant, en 1927, au début du voyage de Charles, il ne semble pas gagné que Griotte se plaise dans ce Mont-Alibet. On dirait même que les deux jeunes gens y reviennent à reculons après une assez longue période vécue ailleurs.

– Vous avez raison, c'est toute l'adolescence qu'ils ont passée loin de leur maison natale. Quand leur mère, la comtesse Constance, décéda à son tour de la grippe espagnole, la tante Dusnes, marraine de Charles, les recueillit chez elle dans la région de Cognac. Ils ont été ses pupilles. À ce moment-là, nous nous voyions à Paris durant l'année scolaire. Ils devenaient citadins, la grande ville leur offrait l'effervescence qui plaît à la jeunesse, dont ils craignaient d'être privés dans une campagne reculée. C'est pourquoi je fus moi-même étonnée de retrouver Griotte au Mont-Alibet en train de mesurer son jardin. Il est notoire qu'enfant elle avait été impossible à canaliser. Son attention voletait sans cesse d'un objet à l'autre, sans se fixer sur aucun. Ce pour quoi sa tante l'appelait aussi « la Petite Herbe Folle ». Il y avait bien le dessin qui ne la contraignait pas. Pour autant, elle n'a pas fréquenté les Beaux-Arts. Mais il est certain que, pendant ces quelques mois à la campagne – peut-être ces deux ans-là –, entre dessin et jardinage, elle s'est trouvé un formidable terrain d'expression. Deux passions durables puisqu'elle leur a consacré sa vie.

– À travers les lettres, on s'aperçoit qu'effectivement, peu à peu, on la prend au sérieux. À commencer par sa tante qui

vit à ses côtés et laisse faire. D'elle-même, sans la suggestion de personne, Griotte semble avoir trouvé sa voie. Le seul conseil qu'elle va suivre vient de vous.

– De moi?

– Oui, lorsque vous lui suggérez de s'essayer à l'illustration.

– Je ne m'en souviens pas. Il est vrai que, très tôt, j'ai aimé les arts visuels. Le cinéma, les albums, je vous parlais des photographies de Cléo de Mérode. L'illustration... pourquoi pas?

– Charles envoie régulièrement des extraits de son journal de voyage. Très vite, Griotte est captivée, s'empare de ces pages, cherche à en tirer quelque chose, mais quoi? C'est alors que vous lui suggérez de les mettre en bandes dessinées.

– Maintenant que vous le dites... Je me souviens surtout que Griotte aurait aimé bourlinguer de la sorte. Il lui fallait trouver le moyen de suivre Charles à la trace. Lui aurais-je indiqué une piste? Griotte, avec son imagination rapide, son sens du raccourci, et vivement tournée à la satire comme elle l'était, avait le coup de crayon propre à cela. Le fait est qu'il y a bien eu une caricature aboutie du voyageur. Et des esquisses, des planches. Mais je doute qu'elle ait mené le projet à son terme. Je l'aurais su tout de même. Puisque ces gens vous intéressent, il faut que vous sachiez que parmi leurs dadas figurait l'imprimerie. Dans cette pratique, ils n'en étaient pas à leurs premiers essais. Dans la salle d'étude du Mont-Alibet se trouvait une presse avec le matériel typographique en plomb. Ils assemblaient les lettres à l'envers puis sortaient une page après l'autre. Cela devait prendre un temps fou, mais ils l'avaient. Cette machine a servi à tirer de bien jolis herbiers d'écoliers. Ils

les reliaient et en offraient des exemplaires. Leur bibliothèque en contient une petite trentaine, florilège de leurs paysages depuis l'époque révolutionnaire, si je ne m'abuse. Des pièces uniques.

– Et donc, Griotte est passée des herbiers de l'enfance au jardin véritable. Dans les années 27-29, on a l'impression que se monte une petite entreprise. Un vieux jardinier lui apprend les rudiments du métier. Elle embauche un assistant sorti d'une ferme voisine. Elle commence à retoucher des haies, des bordures. Bref, elle est comme en stage d'apprentissage. Vous dites qu'elle a consacré sa vie à cette tâche.

– Elle avait de qui tenir auprès de la tante Dusnes que les arbres passionnaient, et la botanique en général, qu'elle exerçait en dilettante avisée. Dans les années 50, Griotte et son associé étaient devenus des spécialistes dans le petit monde horticole. Il y avait leur jardin de Guéthary et, par ailleurs, des tournées de conférences, des commandes de particuliers qui les menaient en train de l'Espagne à l'Autriche. Je sais qu'ils s'étaient produits à la BBC grâce à l'appui d'une autre éminente jardinière, la romancière Vita Sackville-West, créatrice d'un jardin blanc dans le Kent. Si vous voulez mon sentiment, au début, l'envie de travailler chez Griotte fut pur snobisme de pauvre petite fille riche. À la longue, cet état l'arrangea bien : le métier acquis la délivrait de l'existence stéréotypée des demoiselles de son rang, faire tapisserie, se marier, pouponner. Je l'ai entendu dire que, dans cette famille, elle devait être la première femme à travailler depuis mille ans !

– Parce qu'elle ne s'est pas mariée ? Et l'associé, lui, est toujours à ses côtés une trentaine d'années après... Mon imagination s'emballe : auraient-ils été amants ? En achetant la maison de ce M. Piquemart, j'ai découvert tout un tas de

choses, dont vos livres dédicacés à Griotte. Puis ce paquet de lettres, de toute évidence une correspondance privée, sans lien direct a priori avec celui qui les détenait. Ce Piquemart n'était pas qu'un accessoire de jardin au même titre que le sécateur ou le râteau.

– Leur connivence ne faisait pas de doute. Je pense depuis longtemps que, partageant leur travail, ils ont pu aussi partager leur vie. Vos trouvailles du reste tendent à le confirmer. Mais nous touchons ici un point que ni l'un ni l'autre n'a tenu à éclaircir. Dans ces conditions, nous autres, amis proches, avons pris le parti de ne rien relever.

– Un partenariat amoureux entre la pauvre petite fille riche et son jardinier ! Nous sommes en plein *Lady Chatterley*.

– L'un et l'autre étant morts à ce jour, vous avez toute latitude de le penser, et moi de vous écouter. En tout cas, ils n'auraient pu s'exposer au grand jour. Aujourd'hui, cela paraît terriblement cruel d'empêcher deux jeunes gens de s'aimer si cela leur chante. Mais vous ne devez pas oublier qu'à cette époque, chez de telles personnes, dans ce milieu-là, cela ne se faisait pas. Mon avis est que, loin de subir cette situation, ils en ont joué. Il n'est pas insensé de les imaginer, vers vingt-cinq ans, plus proches qu'ils n'auraient dû, compte tenu de la différence sociale, cherchant le moyen de rester ensemble sans froisser personne. C'était bien de Griotte d'arriver à sauver les apparences sans sacrifier la chose personnelle. Qu'ils fissent équipe ou fussent en couple, affaire de nuance, après tout.

– Dans la maison de l'amant jardinier subsiste quelque chose de sa personne. En tout cas, je me suis fait une idée de lui : quelqu'un de soigneux, assez cultivé à cause des livres de toutes sortes, une certaine patte artiste peut-être... Quelle impression en gardez-vous ?

– Jean-Baptiste Piquemart. D'abord, il était beau. Un jeune homme à la mine sérieuse, qui se tenait en retrait ; mais, je crois, très efficace. Il est certain qu'à l'ouvrage la personne effacée que nous connaissions attrapait l'assurance de celui qui voit où il veut en venir. Lorsqu'ils donnaient leurs conférences, on pouvait discerner comment l'un et l'autre se répartissaient la tâche : Griotte apportait sa connaissance du monde, les relations, l'aisance à s'exprimer en plusieurs langues ; elle exposait la partie théorique, tandis que lui se chargeait des aspects techniques, pratiques et concrets, l'expérience du terreau, le langage du métier. Ils se complétaient, c'est ensemble qu'ils montaient un projet. Je souhaitais sa réussite parce que, de toute évidence, ce serait la leur, à tous les deux.

– Laissons donc Griotte et M. Piquemart à leur mystère. Venons-en à Kitty. Elle exerce une influence réelle sur son jeune frère qui recherche ses avis lorsqu'il la visite à Vienne au cours de son voyage. Elle a quelques années de plus que vous ; vous avez appris à danser ensemble ; elle a quitté la France pour Vienne où elle est mariée. C'est la grande sœur.

– Une sœur aînée était morte longtemps auparavant. Je ne l'ai pas connue. Isabelle, il me semble. Après que le frère Armand fut tué à la guerre, Kitty – Quitterie était son prénom – s'est retrouvée à la tête de la fratrie restante. Un rôle qu'elle a paru endosser sans états d'âme. À la différence de Griotte, Kitty était une tête pensante, sa passion de l'étude ciblait les sciences, les arts. Sans oublier les langues ; mais chez eux, c'était de naissance. Son éducation était accomplie, elle pouvait soutenir les débats les plus pointus. Une fameuse musicienne également. Qu'elle ait eu de l'ascendant sur ses cadets est plus que certain : elle avait du caractère. Moi-même, j'ai sollicité ses avis à propos de mes



pages. Elle a décelé finement des défauts de construction dans mes premiers romans et amené des aperçus judicieux, qui m'ont été profitables...

– Je vous coupe, pardon. Dans la correspondance, il est fait allusion à une mésentente entre la tante et la nièce à propos de son mariage viennois. Vous confirmez que Kitty avait du caractère ; la tante Dusnes n'en manque pas non plus, nous le verrons. Diriez-vous, comme Charles le suggère à un moment donné, qu'elles se ressemblaient si bien qu'il était obligé qu'elles en viennent à s'affronter ?

– Certainement. Kitty avait épousé son cousin contre l'avis de sa tante. Un cousin germain, neveu de la comtesse Constance, qui était autrichienne. L'histoire s'était nouée pendant la guerre. Des échanges de lettres. Mais à la fin du conflit, le flirt épistolaire avait évolué, aboutissant à une demande en mariage en bonne et due forme. C'était compter sans la tante Dusnes qui, en tant que tutrice, éleva une opposition majeure : la consanguinité. Une des marottes de cette femme. Elle eut beau prêcher la raison, la fragilité de leur race, pointer du doigt les laiderons de la famille issus de ces sortes d'alliances, rien n'y fit : Kitty épousa son cousin et resta brouillée avec sa tante une bonne dizaine d'années. Elle avait toujours été la plus autrichienne de tous...

– Et Charles fait à Vienne la connaissance de ses neveux, deux bambins sains de corps et d'esprit. C'est ce qu'il raconte par lettres à sa tante pour la tranquilliser.

– En tout cas, lorsque Kitty est partie, il ne me restait que Griotte. Nous nous voyions l'hiver à Paris. Paris qui est ma ville natale. Là, j'ai mieux fait connaissance avec Charles.

– Eh bien, parlez-moi de lui. De ce voyageur embarqué pour deux ans dans un périple qui va de l'Espagne à

l'Autriche, en passant par les Indes, l'Iran, la Turquie. Il a tenu un journal de route ; surtout, il a écrit une trentaine de lettres à sa marraine. Il vient d'atteindre sa majorité et, puisque son frère est mort à la guerre, se retrouve héritier. De toute évidence, contre son gré.

– Charles, à ce moment de son existence, est à la croisée des chemins. Adieu les rêves de sorbonnard, les cérémonies dada, le jazz, les parties de tennis, la vie de café... Il sait que, très vite, il faudra revenir à ce Mont-Alibet qui le kidnappe. Ce qui ne le laisse pas tranquille du tout. Soudain, il n'a plus le choix : sa vie est tracée, il n'aura plus aucune espèce de liberté, ses désirs passent à la trappe. Il lui déplaît de n'être plus maître de son destin – si tant est qu'on le soit jamais, mais à vingt ans on veut croire cela. Il lui faudra obéir à la charge attachée à son nom. Il a peur d'être écrasé par ce devoir, le maillon qui craque.

– Physiquement, comment était-il ?

– Il était brun, mince, plutôt long. Mieux que la beauté, il avait de l'allure. L'allure des cavaliers. Évidemment, aujourd'hui, cela ne veut pas dire grand-chose. Je suis sûre qu'on pourrait retrouver cette allure-là chez le chevalier Alibet du quatorzième siècle comme chez son descendant du dix-septième : leurs murs étaient couverts d'ancêtres. Charles était assez avare de gestes et de paroles. Plutôt introverti, peu enclin aux grandes démonstrations. Sa voix plaisait à l'oreille, un ton de basse apaisant. Dans l'ensemble, le visage souriait, quoique le caractère fût inquiet. Je dirais qu'il était un optimiste sombre. Son côté pince-sans-rire stimulait le mordant de Griotte. Ce pour quoi, complices, ces deux-là l'étaient – le plus souvent aux frais de leur tante et marraine.

– C'est vrai, elle découvre que, dans son dos, ils la surnomment « Ma'ame Régente ».

– (*Rire de Colette.*) Ils étaient rosses entre eux, la tante le leur rendait bien. Mais ils s’adoraient. Ces jeux de « bisque, bisque, rage! » étaient drôles et mettaient tout de suite à l’aise les visiteurs.

– Tout de même, le sobriquet n’est pas gratuit. La tante donne l’impression de régenter son monde sans consulter personne. Cela vaut tant pour la destinée de Mont-Alibet que la préparation du voyage.

– J’ignore le détail des préparatifs. Mais il est certain que ce voyage était son plan à elle. Il y allait du devenir de Mont-Alibet. Il faut bien garder en tête que Charles n’était pas prêt. Même si, depuis la mort de son frère et de ses parents, il savait ce qui l’attendait. Or, tant que l’inéluctable demeurerait hors de sa portée, il ne se posait pas de questions. Une fois au pied du mur, le Mont-Alibet s’est imposé à lui, tapi dans ses collines d’un lointain Sud-Ouest, comme l’épiant, le pistant. Plus possible de reculer, il fallait se jeter dans la gueule du loup. La marraine ne s’est pas aveuglée : le Mont-Alibet relevait encore du fantasme, son filleul demeurerait trop timoré face à la charge qui lui incombait. Partant de ce constat, elle a conçu le voyage de deux ans : à considérer son Mont-Alibet de loin, Charles le verrait plus sereinement. Je me souviens très bien de ce petit dialogue que nous avons eu, lui et moi, quand le périple vint à l’ordre du jour. Il ressassait le retour forcé à Mont-Alibet ; et comme une nouvelle fois il avait assommé la marraine de ses doutes, je lui demandai comment elle avait réagi. « Elle m’a envoyé promener. Parfaitement : en Espagne, en Inde et autres lieux joignables par pigeon voyageur ! »

– Comme ça ! en un claquement de doigts, elle décide d’un tour du monde ?

– La tante Dusnes était assez folle pour cela, oui. Mais il faut vous dire que c'était un classique de l'éducation. Plus tout à fait d'actualité dans ces années-là, il est vrai, mais la tante Dusnes se moquait pas mal des anachronismes. Le Grand Tour – ainsi l'appelait-on – était un voyage de formation qu'effectuaient les jeunes aristocrates dans le but d'acquérir toutes les pratiques qui font un gentilhomme en société.

– Oui... dans ces deux années, le voyageur s'est surtout bien amusé. Je ne vois pas dans ses lettres qu'il ait appris la gestion d'un domaine, des ressources humaines, ni la comptabilité. Rien qui fasse un boss, quoi!

– Ah! mais vous manquez singulièrement de poésie à ne regarder qu'avec vos yeux d'aujourd'hui : vous travaillez, puis le loisir vous distrait du travail. Chez ces gens-là, comprenez-vous, rien de tout cela n'était distinct. Le sport, l'agrément n'étant pas affaires moins sérieuses que le bilan d'une récolte. Et figurer en bonne place dans le carnet de bal d'une jeune miss vous faisait une position meilleure qu'aucun registre de comptes. Tout cela était de haute diplomatie. À cet égard, nul doute que Charles soit revenu de ces deux années passablement dégourdi.

– Des dinosaures!

– Vous ne savez pas à quel point. Quand ils se moquaient d'eux-mêmes, ce qui leur arrivait souvent, ils se traitaient volontiers de fossiles, et mes jeunes amis se mimaient tels : raides, figés dans la pierre. On ne peut les comprendre, les accepter tels qu'ils étaient, les apprécier comme je les ai appréciés, qu'en tenant compte de ce qu'était leur Mont-Alibet. Un lieu à part, incontestablement. Je me suis laissé prendre à ses sortilèges. Avec délectation.

– La fameuse magie de Mont-Alibet. La tante Dusnes en est tellement fanatique qu'elle quitte foyer et mari pour s'y installer pendant les deux ans de voyage. Griotte y succombe, à son tour. Nous y viendrons bien sûr. Mais restons encore avec Charles et ses incertitudes. Je suis curieux de ce qu'aura été, finalement, sa vie au Mont-Alibet. Quelques paragraphes dans ses lettres laissent entendre qu'il pourrait se lancer dans l'élevage de chevaux.

– Il fut éleveur, également dresseur de chevaux. Au milieu d'eux, il était tout autre. Il se mettait à leur tête. Il y en a qui prétendent faire parler les esprits. Eh bien lui, c'étaient les chevaux. Ils lui répondaient. Cela dispensait de la parole mais, je vous assure, l'homme et ses bêtes communiquaient. C'était fascinant à observer. Je ne crois pas qu'une seule soit restée insensible à ses gestes, à ses petits bruits de la langue. Surtout, il fut un soigneur remarquable : les chevaux l'avaient consolé dans son enfance, il s'attacha à leur rendre la pareille. Il les voyait sourire. Charles a eu sa réputation dans les cercles hippiques.

– On ne saura rien de la vie privée de Griotte, mais Charles, lui ? J'imagine, vu son milieu et sa position, qu'il avait obligation de se marier.

– Il y eut un premier mariage, plutôt bref. Les jeunes époux ont vite convenu qu'ils s'étaient trompés ensemble. C'était pourtant un mariage très comme il faut. Mais la jeune comtesse s'ennuyait à la campagne. Ils se sont séparés, chacun vivant chez soi. Ensuite, elle demanda le divorce pour se remarier avec un homme plus dans ses cordes.

– Il s'en trouve donc une pour qui la magie de Mont-Alibet n'a pas opéré ? Racontez-moi !

– Rétrospectivement, on peut dire que, d'entrée de jeu, il y eut maldonne. Ce fut en quelque sorte un mariage sur casting. Avec Mont-Alibet sur les bras, Charles n'avait pas pris le temps de se chercher une épouse dont il serait amoureux. Je crois que, malgré lui, il avait dissocié le mariage de ses sentiments profonds. Adi (elle s'appelait Adrienne) répondait le mieux à ce qui engage le moins : vive, sociable, drôle, assez paresseuse pour ne se mêler de rien de ce qui importait à Charles. Elle aurait pu être la compagne idéale si seulement Charles lui avait marqué un peu plus d'intérêt. Avec entrain d'abord, elle tenta de s'accommoder des miettes : entre l'écurie de Charles et la Haute-Plante de Griotte, elle avait voulu son bassin à poissons japonais...

– Qui ne tardèrent pas à s'entre-dévoré ?

– Du tout ! Mais cette eau mal placée ne manqua pas d'attirer bientôt les moustiques, des grenouilles, des crapauds. Face à ces petits désagréments nouveaux, il paraît que la tante Dusnes en visite – en inspection serait plus juste – aurait décrété que le jeune ménage était mal assorti. Dans ces conditions, le divorce ne posa de cas de conscience à personne. Charles et Adi sont restés bons amis. Charles n'était en mauvais termes avec personne. C'était sa plus belle qualité.

– Étonnant tout de même que le jeune homme des lettres, sentimental au possible, se soit laissé piéger dans ce qu'il faut bien appeler un mariage de raison. On dirait qu'il y a perdu cette fraîcheur qui nous le rendait sympathique. Le mariage l'a rendu goujat.

– Ne vous y trompez pas. Adi, si elle n'a pas été comblée, ne fut pas malheureuse. Pour ce genre d'alliance, Charles n'a pas été le pire des hommes. Aimable, prévenant, il le fut. Et peu regardant sur les envies, les lubies, les dépenses de sa

«moitié», si j'ose dire. En revanche, a-t-il été aussi présent qu'il aurait dû? Certainement pas. Mais ni Griotte ni Kitty ni moi ne l'aurions blâmé, car, enfin, nous autres avions eu la liberté de nos attachements. Or, voyez comme les choses vont : j'ai épousé l'homme que j'aimais en 31 ; dix-huit mois plus tard, j'étais veuve. (*Colette se tait.*) Ne vous désolerez pas : après un amour comme celui-là, un mariage pour raison de particule m'apporta d'autres consolations : c'était le sésame pour entrer au Cercle anglais ! Pour en revenir à Charles, bien plus tard, il a épousé sa cousine d'Espagne, Consuelo. Par amour, cette fois.

– Consuelo, la petite Andalouse? La tante Dusnes a dû s'arracher les cheveux ! Déjà, à l'époque du voyage, avait germé l'idée de marier Charles à sa sœur aînée. La marraine s'acharne alors à faire la sourde oreille : la consanguinité, précisément.

– Ils n'étaient pas cousins germains, si c'est ce que vous croyez. Quant à la tante Dusnes, je suppose qu'elle a reconsidéré ses priorités : tout compte fait, la parente espagnole valait mieux que le bac à poissons ! C'était en 1946. Consuelo était bien plus jeune que Charles, mais ils se sont entendus à merveille. La passion des chevaux les a réunis : Consuelo montait comme un homme. C'est en écoutant son goût profond, en devenant professionnel dans son domaine de prédilection, que Charles a fini par dompter Mont-Alibet, y mener la vie qu'il souhaitait, y compris amoureuse. Cinq enfants sont nés de cette union. La comtesse Consuelo demeure toujours à Mont-Alibet. Parfois, je lui téléphone, car ni l'une ni l'autre ne nous déplaçons plus beaucoup.

– Mettons de côté le cadre du mariage. S'il a fini par y trouver le bonheur, tant mieux. Au cours de son périple intervient une certaine Miss Pickford. Plus âgée que lui,

elle le séduit. Même s'il reste évasif à ce sujet, il est patent qu'ils ont eu une liaison. Charles semble accroché. Lui et l'aventurière se retrouvent en chemin, puis ils finissent la route ensemble. Je conçois mal qu'ensuite ils aient cessé de se fréquenter. Cette Miss Pickford, vous avez dû la rencontrer.

– Il ne vous sera pas indifférent d'apprendre que la jeune personne de 1928 dont vous parlez est morte à l'automne dernier; elle avait plus de cent ans. La première fois que je la saluai, c'était au retour de Charles. Je m'en souviens très bien parce que le revoir après deux ans m'avait frappée. L'adolescent que nous avons regardé partir était devenu un homme. Un brin plus émacié, à l'aise, centré. Quelque chose de lui nous échappait. Miss Pickford aussi dégageait une part d'inconnu. On sentait que ces deux-là avait vu des merveilles ensemble, qu'ils étaient de mèche.

– Et donc, pour ce qui est de leur liaison, elle aurait pu se poursuivre durant le mariage raté?

– Vous alors! De toute façon, je n'étais pas là pour tenir la chandelle. S'il me faut tout de même verser un peu d'eau à votre moulin, je sais que Charles a toujours goûté la compagnie des femmes un peu plus âgées que lui. Consuelo étant l'exception remarquable. En ce qui concerne la relation entre les deux voyageurs, il semble qu'il y eût une constante chez les Alibet: ce sont ces duos en lisière des liens légitimes. Griotte et une des cousines d'Espagne; la tante Dusnes et son Écossaise; Miss Pickford revenant deux, trois fois l'an visiter son ami Charles à Mont-Alibet.

– Là même où nous allons donc entrer maintenant: Mont-Alibet, mythe et réalité. Certainement le nom écrit le plus grand nombre de fois dans la correspondance. Cela montre à quel point il marque les esprits. Quant à la tante



Dusnes, elle n'hésite pas à l'accommoder à toutes les sauces, fait tout tourner autour de lui. On pourrait imaginer que ce nom dans sa bouche lui procurait autant de plaisir qu'une de leurs cerises. Où est-il situé?

– Là commencent les arguties. Il y a deux Mont-Alibet, qui n'en font qu'un en somme. Tout est question d'article. Aller «à» Mont-Alibet, sans article, c'était gagner une localité située à soixante-cinq kilomètres à l'ouest de Pau. Une fois parvenu là, on atteignait «le» Mont-Alibet, c'est-à-dire que l'on quittait le village, grimpait la colline pour atteindre la demeure des Alibet. L'ensemble formait ce qu'ils nommaient aussi la Motte : une péninsule d'environ trois kilomètres carrés naturellement délimitée par une boucle d'eau et un relief forestier en arrière. On y accédait par un pont.

– Cette géographie typique est mise en avant dans les lettres de la marraine à son filleul, comme pour servir un dessein politique. Il est question d'une «principauté», pas moins!

– «Principauté» et encore, «pays», «Motte» avec majuscule, «frontière», «peuple», «fief», «tribu»... Quand je vous parlais de la folie de la marraine, s'il est un domaine où elle s'exprimait, c'est bien Mont-Alibet. À maintes reprises, j'ai entendu ces mots-là dans les conversations les plus banales. Comme si nous nous trouvions sur l'île de Man, à Saint-Marin, voire Monaco! Cela s'explique toutefois : il y a bien longtemps, Mont-Alibet avait été un petit pays indépendant au pied des Pyrénées. Donc : quand, venant de Pau, passant le pont, j'arrivais à Mont-Alibet, en réalité, j'avais quitté la France!

– Redites-moi ça?

– (*Colette amusée.*) Eh bien oui : j'avais quitté la France.

– Enfin ! il n’y avait quand même pas la guérite des douaniers à la frontière ?

– Non, ni douane ni visa. Mais des symboles d’indépendance, oui : une bannière vert et jaune, frappée d’un gland en son centre, avait valeur de drapeau. Il y avait une fanfare qui semblait ne savoir jouer qu’un seul air, le *Chez nous, soyez reine*, cantique détourné en hymne national. Je l’ai entendu tant au début d’un match que devant le monument aux morts, et bien sûr au retour de Charles. Avec le village voisin, Saint-Grat-en-France, ils s’étaient déclarés d’un commun accord ennemis héréditaires : ils bataillaient sur des terrains de rugby. Chacun possédait le sien, et l’équipe qui va avec.

– On avalait des farces pareilles ?

– Moi la première. Ce n’était pas que vision de romancière. Car il faut constater que cette construction mentale – appelons-la ainsi – avait façonné le paysage, l’organisation du village, et faisait vivre ses habitants. Je vous parle de l’équipe de rugby : croyez-vous que ses maillots étaient achetés aux Nouvelles Galeries ? Que non ! ils étaient tissés et teints sur place, dans un atelier qui employait des femmes surtout. C’était une petite industrie locale, il y en avait d’autres : autour du bois, de la pierre, pour la fabrication des tuiles, des pavements... Sans oublier l’agriculture, évidemment.

– Ces rugbymen, vous avez assisté à un de leurs matchs ? ils étaient bons ?

– Je ne suis pas une spécialiste. Ils gagnaient et perdaient honorablement. Mais je puis affirmer que toute la population vibrait pour son équipe. Ses champions. Et aux yeux

de la tante Dusnes, qui en rajoutait toujours, ce XV de la Ronce – tel était son nom – représentait rien de moins que leur armée. Du reste, à l'époque qui vous intéresse, le jeune M. Piquemart faisait partie de ce XV de la Ronce. Un match était toujours organisé lorsqu'ils recevaient des parents éloignés ou des personnages importants.

– Ainsi donc, ils livraient bataille à la France. Délirant !

– Exactement. Le plaisir du sport servait l'orgueil local. Un autre de leur sport favori était la pelote. La place du fronton est un endroit charmant, avec des gradins d'honneur en pierre de taille ouvragée, où les Alibet prenaient place. Leur dossier, vu de l'arrière, formait le mur du cimetière. Les morts participaient aux réjouissances des vivants. Vous voyez, personne n'était oublié.

– Quand même, j'y reviens : de là à parler de « principalité » ? Ils ne bénéficiaient sûrement pas de l'indulgence républicaine. La France ne fermait pas les yeux sur ces élucubrations.

– Non, sûrement pas. Ils payaient l'impôt par exemple. Je le sais car la tante Dusnes parlait de « la morne plainte qui s'élève de la Motte » à la fatale échéance. M'enfin, se résignait-elle, n'était-ce pas acheter leur tranquillité ? Pour le reste, les choses étaient ainsi conçues : chacun avait sa place et se savait utile, nécessaire à toute la communauté. Une communauté qui ne jurait que par son autarcie. Comme partout ailleurs, il existait une municipalité, mais qui délibérait juste à côté de l'ancestral conseil local.

– Pourtant, dans une de ces lettres, la marraine signale à son filleul que la population a pris l'habitude de vivre sans eux. Preuve que le village pouvait très bien se dispenser du prince.

– Ce fut, il est vrai, une de ses observations. La tante Dusnes n'étant pas du genre à tourner autour du pot, je ne suis pas étonnée qu'elle ait jugé bon d'alerter Charles. Pour autant, la population a-t-elle jamais souhaité se passer d'eux ? J'en doute, considérant l'accueil qui fut réservé à Charles à son retour. Voyez-vous, d'une part, les Alibet se prétendaient légitimement chez eux sur cette terre d'où venait leur nom ; d'autre part, la population se réclamait de ces figures de proue qui légitimaient leur particularisme, comme nous dirions aujourd'hui. Charles était appelé à tenir ce rôle-là. En somme, on n'est pas loin d'un « contrat social » : Alibet et Alibémontois marchaient ensemble. Cela fait que, réellement, la Motte se suffisait, ses savoir-faire rayonnaient au-delà. Car ils ne vivaient pas en vase clos. Et la forêt continuellement déboisée, reboisée, alimentait la scierie qui fabriquait charpentes et colombages ; la carrière fournissait l'argile des tuiles...

– ... La farine du pain et des gâteaux vient de ce moulin au bord d'une eau qui fait tourner la roue et donne la truite que la bonne servira au déjeuner... Oui, tout cela est des plus idyllique. La tante Dusnes appuie avantageusement cette mécanique autosuffisante. C'est presque lettre après lettre qu'elle mène une propagande forcenée pour convertir Charles à ses vues. Le moment est venu de vous entendre à son sujet. Elle m'intrigue, je dois dire.

– Voilà une femme pétrie de paradoxes. Par moments entortillée dans ses préjugés, et l'instant d'après dépourvue de tout tabou. Un mélange de simplicité et de hauteur, de préciosité et de rudesse. Elle admettait volontiers avoir un langage « tranche-montagne ». En fait, elle le cultivait. Elle venait à vous, vous auriez juré qu'elle sortait d'une conversation avec Voltaire dans la pièce à côté...

– Ses lettres également fourmillent de tics et de tournures assez inclassables. À côté d’un style que j’imagine être de leur temps, il y a les archaïsmes. Par exemple : « bec à bec » pour « tête à tête », ou « beaucoup meilleur », « beaucoup pire » qui ne sont pas de toute légèreté. Elle a la manie du trait d’union : « très-beau », « très-bon ». Le signe « & », surtout, donne à ces lettres un petit air dix-septième siècle. L’imparfait du subjonctif est incontournable. Enfin, de manière insolite, les majuscules abondent dans le vocabulaire végétal.

– Ce dernier trait ne me surprend pas : tout ce qui touchait aux plantes, elle le révérait. Quant au reste, je l’ai parfaitement entendu tinter lorsqu’elle parlait. Elle pratiquait encore l’art de la conversation. Pour des oreilles qui ne sont plus habituées à ce tempo, ce serait très exotique, et taxé de pédantisme. Aujourd’hui, nous prêchons volontiers – à raison – qu’une pensée claire s’énonce clairement. Et nous entendons par là : brièvement. Pourtant, lorsque j’écoute la radio, ce qui m’arrive quotidiennement, je note que plus une idée est courte, plus les trois mots pour la dire sont longs ! Ce n’était pas du tout le cas chez la tante Dusnes qui enfilait de tout petits mots pour dérouler de grandes choses. Ce mélange que vous évoquez, de tics et de tournures, était son argot.

– Le portrait s’impose. À partir des lettres, de leur contenu, de l’écriture haute – même si je n’ai aucune notion graphologique –, je me suis fait une image d’elle : une grande dinde décidée qui ne baisse pas les yeux, la voix forte, une canne de tambour-major à la main... Sauf votre respect, un genre de majorette hors d’âge suivant la fanfare qui lance, comme vous le précisiez tout à l’heure, *Chez nous, soyez reine !*

– Si elle vous entendait, j’imagine qu’elle ne manquerait pas de dresser le nez. Car, s’il faut lancer la description physique, ce ne peut être que par le nez, qu’elle avait en

trompette. Vous aviez vu juste : la fanfare n'est pas si loin. Mais considérez comme nous parlons d'elle : vous n'y allez pas de main morte, et je l'ai qualifiée de folle. C'est dire ce qu'elle pouvait inspirer. Tout en étalant sans vergogne son ancienneté, elle regardait sa valeur nobiliaire comme un vernis. Du reste, elle préférait à son titre de vicomtesse de Dusnes celui, plus archaïque, et seulement reconnu à Mont-Alibet, de Dauna. Qui signifie Dame, au sens de Patronne ou Madame. Malgré tout le sérieux qui était de son rang, qu'elle tenait sans déparer, malgré la forte impression qu'elle produisait au premier abord, très vite, la glace fondait. Car la voix – de mezzo-soprano – avait un rythme souple, une tonalité badine, qui mettaient à l'aise ; le geste était engageant. Ainsi nous désignait-elle le siège, le chemin, la Motte dans son entier depuis le sommet de Haute-Plante... J'avais remarqué ses mains, j'aurais pensé à des mains de pianiste, il se trouve qu'elles maniaient plutôt les petits outils de jardin et la queue de billard. Encore une fois, vous n'aviez pas tort de lui placer un accessoire dans la main.

– Mais je me suis sans doute trompé en lui prêtant des traits durs, une maigreur censée révéler la sécheresse du cœur.

– Non, cela ne lui ressemble pas. Il était d'ailleurs difficile de lui donner un âge. Elle alliait la robustesse à une fluidité, une rondeur de manières... cela venait d'une parfaite éducation et du goût qu'elle avait pour les gens. Elle aimait la bonne compagnie et ne rechignait pas aux prises de bec qui, disait-elle, entretiennent la santé. Vous la voyiez bavarder en anglais avec sa compagne écossaise et, l'instant d'après, aborder une payse dans son patois. Cela parce qu'elle traitait à égalité de considération l'amie très chère et la lingère.